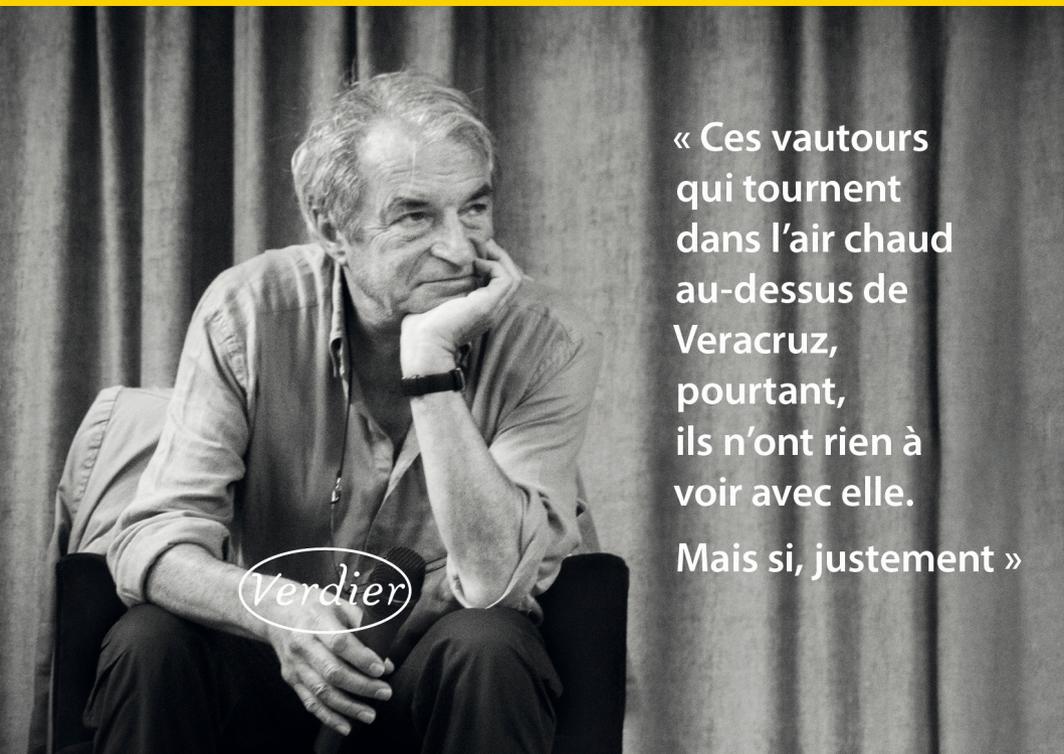


Olivier Rolin

Veracruz



« Ces vautours
qui tournent
dans l'air chaud
au-dessus de
Veracruz,
pourtant,
ils n'ont rien à
voir avec elle.
Mais si, justement »

Verdier

VERACRUZ

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

La Langue, 2000

Bric et broc, 2011

Olivier Rolin

Veracruz

Verdier



www.editions-verdier.fr

Avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2016
ISBN : 978-2-86432-859-9

Un jour de juin 1990, j'attendais au bar *El Ideal*, calle Morelos, une jeune chanteuse cubaine qui ne vint jamais. Elle était l'étoile de la revue du *Tropicana* de La Havane, qui prétendait non sans quelque excès être *el cabaret más fabuloso del mundo*. Une pluie furieuse, que le vent tordait comme une serpillière sale, battait Veracruz. Le long comptoir de bois d'*El Ideal*, devant lequel, en dehors de moi qui attendais, n'était assis qu'un couple, le feutre dont j'étais coiffé, par dandysme tardif (et aussi pour dissimuler un début de calvitie), la grande vitre du bar qu'étoilait la pluie, faisaient inévitablement penser au célèbre *Nighthawks* de Hopper. J'avais été invité à l'université de l'État à prononcer des conférences sur Proust. À la grande surprise de mes hôtes, et même à leur indignation, qu'ils s'appliquaient cependant à ne pas trop montrer, feignant d'attribuer à mon sens de l'humour cet

inacceptable manquement aux usages, j'avais donné pour titre à mon cycle de conférences « Proust m'énerve » (*Proust me pone nervioso*). (En vérité, Proust ne m'énervait pas, ou du moins il ne faisait pas que m'énervier; mais m'expliquer plus sur ce point m'écarterait de mon propos.) Au cours d'une soirée avec tequila et mariachis, à laquelle mes collègues m'avaient convié, et où je m'ennuyais un peu, parut Dariana, et je compris aussitôt qu'il m'avait suffi de la voir une fois pour ne l'oublier jamais. Ce n'était pas qu'elle fût une beauté spectaculaire, mais tout dans son être infiniment gracieux exprimait la liberté, l'intelligence, la fantaisie, la gaieté. Il y a parfois dans un geste, une démarche, une façon de se retourner vivement pour sourire, un froncement du nez, plus d'esprit que dans une création purement intellectuelle. Plus, ou en tout cas plus incontestablement. Une part de moi-même, peut-être pas la meilleure, a toujours suspecté l'esprit de possible fausseté, d'artifice. Un beau raisonnement, une démonstration brillante, même si je les admire je me dis que peut-être le contraire serait aussi convaincant. Tandis que la joie que donne l'élégance d'un geste est incontestable, elle ne supporte pas d'opposé. Portant sur

un corps svelte un visage pointu aux yeux, aux pommettes légèrement asiatiques, Dariana était un elfe, un feu follet, une gueule d'amour. Un retroussis des lèvres lui donnait un air de permanente et délicieuse ironie. Attirée peut-être par la réputation d'anticonformisme que m'avait faite le titre de mes conférences, et l'éloquence incongrue que ce soir-là me donnait l'alcool, elle vint vers moi, et ma joie commença.

Notre liaison dura peu, mais je m'en souviendrai au-delà de la mort, si l'éternité, ou quelque chose comme ça, est une option possible. Elle surgissait impromptue à mon hôtel, ou bien nous nous donnions rendez-vous dans un bar, et c'était souvent à l'*Ideal*. Je ne savais pas où elle habitait, pour une raison que je ne comprenais pas elle ne voulut jamais me le dire (mais ce que je comprenais, c'est qu'il ne fallait pas insister). Nous faisons l'amour avec passion et aussi avec la tendresse que parfois la passion oublie. Et, quant à moi, s'y ajoutaient une pointe d'angoisse, car je n'étais plus à l'âge où l'amour va de soi, et l'émerveillement devant le bonheur qu'elle me donnait et dont je craignais qu'il ne fût immérité et me soit bientôt

Veracruz

retiré (tournait dans ma tête, comme une rengaine, le vers de Vigny « mon amour taciturne et toujours menacé »). Nous marchions main dans la main sous les palmes poussiéreuses de la *costanera*, le long de la mer estompée par une brume chaude à travers laquelle les bateaux semblaient des mirages. Parfois elle se détachait un instant de moi, courait acheter une glace, un journal, et alors j'admirais combien la grâce de sa démarche, ce qu'en espagnol on appelle joliment *la soltura en el andar*, le délié dans l'aller, semblait la faire appartenir plus à l'air, aux souffles du vent, qu'à la terre. *Mariposa*, papillon, *libélula*, étaient des noms que je lui donnais, et encore *caballito del diablo*, petit cheval du diable, qui désigne curieusement le même insecte aux longues ailes diaphanes ocelées d'outremer qu'on voyait glisser dans l'air chaud au-dessus des lagunes; peut-être en effet (mais je ne le savais pas encore) était-elle un séduisant émissaire du diable? D'autres fois, nous partions dans sa Jeep – elle avait une vieille Jeep achetée aux surplus militaires, qu'elle conduisait avec l'impétuosité fantasque qui la caractérisait –, nous roulions à la tombée du jour le long de la plage immense et monotone qui, au nord de Veracruz,

Veracruz

file vers Boca del Río. Nous courions nus jusqu'aux brisants, nous y jetions, le sel en séchant laissait sur sa peau des dentelles scintillantes que ma langue effaçait. (Je me rends compte à présent que j'écris ces lignes, au bord d'une autre mer, dans un autre âge de ma vie, combien les scènes que j'évoque peuvent paraître des représentations conventionnelles de l'amour, mais à ceux qui les vivent – nous, alors – elles semblent n'avoir jamais été données à personne.) Au fond d'un sac de jute où elle fourrait ses affaires, elle portait toujours un 7.65 Walther – pour se défendre, m'avait-elle dit, le Mexique est un pays dangereux, mais je me plaisais à l'imaginer espionne cubaine, chargée de missions très dangereuses que sa beauté frêle la rendait particulièrement susceptible d'exécuter. C'était en tout cas une redoutable tireuse instinctive, je l'ai vue, au crépuscule, s'amuser à descendre des chauves-souris qui n'étaient que de furtives émotions de l'ombre. Fais gaffe à toi, me disait-elle en riant, glissant l'automatique encore fumant dans son sac. Je me tiens à carreau, lui répondais-je. T'en fais pas, poulette.

Nous buvions beaucoup. Nous étions insouciants du lendemain. Nous paraissions tels, tout

Veracruz

au moins : elle, sa légèreté cachait un mystère auquel je n'allais pas tarder à me heurter, et que je ne parviendrais pas à percer ; dans la mienne il y avait une affectation de désinvolture, car je sentais que c'était ainsi que je lui plaisais. En vérité, je l'ai déjà dit, j'étais sourdement hanté par la crainte que toute cette joie ne me soit retirée. L'excès de ce bonheur, la façon qu'il avait eue de fondre sur moi, me conduisaient à redouter le pire, qui serait sa fin. C'était un amour-faucon. Surprise et rapidité, qui étaient sa loi, ne laissaient-elles pas présager un désamour aussi brutal ? Et en effet, un jour de juin 1990, elle ne vint pas à notre rendez-vous, à l'*Ideal*. Je ne l'ai jamais revue, ni n'ai eu de ses nouvelles. Des pluies énormes croulaient sur Veracruz en ces premiers jours de l'été. Dieu tire encore la chasse d'eau, *señor*, me disait le barman de l'*Ideal*. La chaleur des murs, des trottoirs, des chaussées faisait jaillir de ces cataractes une buée sous laquelle la ville paraissait un enchevêtrement de fantômes. La saison des cyclones approchait. Je me souvenais d'un jour où elle était arrivée à l'hôtel toute ruisselante de pluie, les épaules couvertes d'une petite pèlerine d'enfant translucide, les cheveux pleins de perles d'eau, ses yeux couleur de miel sombre plus

brillants encore qu'à l'accoutumée, me sembla-t-il lorsque je lui ouvris, mais c'était sans doute une de ces métaphores dont les sens sont coutumiers quand la passion les excite et les rend rhétoriciens, c'était l'éclat des gouttes de pluie que je voyais (et peut-être celui des larmes que je prévoyais) qui me les faisait paraître ainsi. J'avais essayé cent fois de l'appeler, je tombais toujours sur un répondeur. Je retournais plusieurs fois par jour à l'*Ideal*, espérant l'y trouver. À mesure que cet espoir allait s'amenuisant, je finis par y passer presque tout mon temps, assis au comptoir de bois sombre, raide d'abord, m'appliquant à me tenir bien droit pour le cas où elle serait soudain survenue, lisant le *Mercurio* ou n'importe quel autre canard local, plein des faits divers atroces qui font le pittoresque de ce pays, hommes enterrés vifs, d'autres décapités et énucléés, femmes violées puis écartelées, etc. Et toutes ces abominations me faisaient trembler pour elle, m'éloignant de la part égoïste de mon chagrin (mais la douleur n'en était pas amoindrie). Raide d'abord, bien droit, pour ne pas paraître à ses yeux, si jamais, si par miracle elle arrivait, ce que j'étais vraiment, un homme vieillissant, et brutalement vieilli par l'angoisse. Puis de plus en plus courbé,

Veracruz

avachi, dormant presque sur le comptoir à mesure que le temps passait, que l'attente vaine se prolongeait, que l'espoir se tarissait, que je buvais. À la fin, le *mozo* me secouait par l'épaule, *señor ¡eh! señor francés*, on va fermer, il est temps, il faut partir. Ces barmen, Ricardo, Rodrigo, se montraient assez affectueux à mon endroit, me caressant les cheveux, comme à un enfant, pour me réveiller (j'avais posé mon feutre sur le comptoir, ou bien, cela arrivait souvent, il était tombé par terre, dans la sciure, au pied de mon tabouret). Ils mettaient un peu de douceur dans la violence du Mexique, et je leur en étais reconnaissant. Ce pays, d'ailleurs, comme la Russie, a de l'indulgence pour les hommes ivres. Je ramassais mon feutre, le posais de travers sur ma tête, parfois poudré de sciure et de cendre de cigarette. *¡Hasta mañana, Ricardo!* (ou Rodrigo) — *¡Hasta mañana, señor, que todo le vaya bien!* Que tout aille bien! Tu parles! Et je rentrais zigzagant à mon hôtel, où je m'écroulais tout habillé sur mon lit, jusqu'à ce que la chaleur et le va-et-vient bruyant des femmes de ménage me réveillent, à une heure avancée de la matinée. Et la tristesse, qui ne laisse pas de repos.

Veracruz

Cela faisait longtemps, bien sûr que s'était achevé mon cycle de conférences proustiennes, et que mes hôtes avaient avec soulagement pris congé de moi. Le bruit de ma liaison, qui était venu à leurs oreilles, les avait confirmés dans les réticences qu'ils avaient d'emblée éprouvées à mon endroit. Le mâle mexicain n'aime pas qu'on marche sur ce qu'il tient pour ses plates-bandes. (Un moment, je me demandai s'ils n'avaient pas joué un rôle dans la disparition de Dariana, mais je crois que c'était leur prêter trop de suite dans les idées : c'était tout de même des universitaires.) Il m'arriva une seule fois de rencontrer un de mes anciens « collègues ». C'était à l'*Ideal*, j'étais déjà bien fait. *Perfectamente borracho*. Parfaitement, non, mais enfin pas mal. « Je comprends mieux, m'avait dit avec ironie ce cuistre moustachu, ce que vous nous avez brillamment expliqué dans votre conférence sur "Proust et l'eau de rose" » (j'avais essayé de montrer l'in-vraisemblance qu'il y avait à ce qu'aucun homme ne s'adonne jamais à la boisson dans *La Recherche*, même au fort de la passion, même Swann lorsqu'il est dévoré par la jalousie, même Charlus au comble du désir ou de l'humiliation, et d'une manière générale à ce qu'aucune mention ne soit faite

Veracruz

d'aucun alcool au cours des nombreux dîners ou soirées du Faubourg, de La Raspelière, etc.). J'avais prolongé mon séjour à Veracruz tant qu'elle avait été là – je l'aurais prolongé jusqu'à la fin du monde, s'il n'avait tenu qu'à moi. Maintenant qu'elle avait disparu, je le prolongeais dans l'espoir de la retrouver, ou au moins d'apprendre quelque chose sur les raisons de sa disparition. Un jour, un pli me parvint à l'hôtel, expédié par la poste, ne comportant aucune indication de provenance, aucun mot d'accompagnement. Il contenait les quatre récits, brefs et terribles, qu'on va lire.

Je m'imaginai bientôt que cet écrit venait d'elle. Il n'y avait (il n'y a) à vrai dire à cela aucune raison probante. C'était peut-être une fantasmagorie de mon imagination malade. Chacun (il faut en tout cas l'espérer) a observé sur soi-même, une fois au moins dans sa vie, le pouvoir magnétique de l'amour, qui attire à soi absolument tout ce qui nous entoure, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on lit. Comme un poids trop grand déforme le support qui le reçoit, l'occupation exclusive de notre esprit par une figure aimée finit par gauchir nos sens, et nous faire apercevoir des figures qui pour le reste

Veracruz

du monde n'existent pas. Et cette déformation est plus forte encore lorsque l'être aimé n'est plus là. Tout devient signe, le monde soudain infiniment bavard ne cesse de nous murmurer des messages que nous nous épuisons à essayer d'interpréter. Ces vautours qui tournent dans l'air chaud au-dessus de Veracruz, pourtant, ils n'ont rien à voir avec elle. Mais si, justement. Je confesse que je renouai avec l'antique art des auspices, ces devins romains qui prétendaient déduire l'avenir du vol des oiseaux. Dans les cercles que décrivaient les vautours, leur vitesse, leur rayon, la façon dont ils se croisaient, s'enchaînaient l'un à l'autre, je m'exerçais à lire ce que le destin nous réservait, à elle et moi – puis, lorsqu'elle eut disparu, je cherchai à savoir, simplement, si je la reverrais.

NATACHA MICHEL
Autobiographie
Plein présent

PIERRE MICHON
Vie de Joseph Roulin
Maîtres et Serviteurs
La Grande Beune
Le Roi du bois
Trois auteurs
Mythologies d'hiver
Abbés
Corps du roi
L'Empereur d'Occident
Les Onze
Vermillon
 (avec Anne-Lise Broyer)
Je veux me divertir
Dieu ne finit pas
Fie-toi à ce signe

MAURICE NADEAU
Le Chemin de la vie

CLAUDE PÉREZ
Amie la sorcière
Conservateur des Dangkalys

JACKIE PIGEAUD
Théroigne de Méricourt.
La lettre-mélancolie

CHRISTOPHE PRADEAU
La Souterraine
La Grande Sauvagerie

JACQUES RÉDA
La Sauvette
Le Lit de la reine
Les Fins Fonds
L'Affaire du Ramsès III

MATHIEU RIBOULET
L'Amant des morts
Avec Bastien
Les Œuvres de miséricorde
Prendre dates
 (avec Patrick Boucheron)
Lisières du corps
Entre les deux il n'y a rien

OLIVIER ROLIN
La Langue
Bric et broc

EMMANUELLE ROUSSET
L'Idéal chaviré
Saturnales de Swift

JEAN-JACQUES SALGON
07 et autres récits
Le Roi des Zoulous
Ma vie à Saint-Domingue
Place de l'Oie

DOMINIQUE SAMPIERO
La Lumière du deuil
Le Dragon et la Ramure

MICHEL SÉONNET
La Tour sarrasine
Que dirai-je aux enfants de la nuit?

ANNE SERRE
Le Mat
Petite table, sois mise!

DOMINIQUE SIGAUD
Partir, Calcutta

PIERRE SILVAIN
Le Jardin des retours
Julien Letrouvé colporteur
Assise devant la mer
Les Couleurs d'un hiver

BERNARD SIMEONE
Acqua fondata
Cavatine

SARAH STRELISKI
Accident

PHILIPPE SOLLERS
Le Saint-Âne

EMMANUEL VENET
Ferdière, psychiatre
d'Antonin Artaud
Précis de médecine imaginaire
Rien

GUY WALTER
Un jour en moins
Outre mesure

ANTOINE WAUTERS
Nos mères